

Ce passé qui affleure
Ces lampes qu'on a oublié d'éteindre de Régine Robin

Agata Mozolewska

Number 275, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96134ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mozolewska, A. (2021). Review of [Ce passé qui affleure / *Ces lampes qu'on a oublié d'éteindre* de Régine Robin]. *Spirale*, (275), 83–85.

CE PASSÉ QUI AFFLEURE

Entre Régine Robin et Patrick Modiano, c'est une rencontre qui se renouvelle à chaque sortie de livre depuis 1974. C'est à partir de 1978, plus exactement avec *Rue des Boutiques obscures*, « ouvrage fondamental sur la mémoire et l'amnésie [...] que Patrick Modiano entre véritablement dans [sa] vie et devient, par ses textes, un de [ses] compagnons ». « Je ne l'ai plus lâché depuis », dit Régine Robin. L'historienne, de six ans son aînée, ne tarde de rappeler leur fondamentale différence, mais qui en même temps va s'avérer une commune obsession : « L'Occupation que j'ai vécue ne peut pas être celle de Modiano, car moi, même si j'étais une toute petite fille au début, je me souviens de la Libération de Paris et du 8 mai 1945. Ce sont, à vrai dire, mes premiers souvenirs. » Alors que Modiano s'imagine être « né de ce cauchemar », Robin en est une survivante. Elle ajoute, comme si après tant d'ouvrages sur la question de la mémoire de la Shoah et de ses traces dans l'espace urbain européen – à Paris et à Berlin, tout particulièrement – elle avait besoin de le rappeler encore pour que les choses soient claires : « L'obsession de la guerre, de l'Occupation, je connais. À quinze ans de distance, de Berlin chantiers (2001) à Un roman d'Allemagne (2016), je reviens toujours à la guerre. »

Ce dernier essai publié en 2019 est une autre *lampe* qui restera allumée dans la ville-souvenirs, ville-images éparées, atemporelle, cette ville où ils se sont fréquentés à travers les histoires et les livres : elle ne voulant pas de lui au départ à cause de *Lacombe Lucien* (1974), ce film qui l'avait mise « hors d[elle] », et lui, distant, errant, évasif. Au fil du temps et au fil de l'écriture, l'historienne ne pouvait plus se passer de la mélancolie de Modiano.

PARIS, UNE TOPOGRAPHIE COMMUNE

À travers sa lecture de Modiano comme à travers les flâneries, les déambulations qui mènent souvent l'écrivaine d'un cinéma à l'autre, on observe la ville qui ne cesse de se renouveler, entre ruines et réécritures, ce qui lui donne son caractère à la fois fantasmé et réel, historique. Ce que Robin partage avec Modiano, c'est ce regard mélancolique qu'elle pose sur Paris, une volonté, aussi, d'écrire, d'archiver, d'en retenir quelque chose d'éternellement éphémère, de finir par le laisser s'échapper.

CES LAMPES
QU'ON A
OUBLIÉ
D'ÉTEINDRE

RÉGINE ROBIN

Boréal, 2019, 272 p.



Dans *Le mal de Paris*, elle pose d'emblée cette question : comment traverser Paris « sans succomber à l'angoisse de la réification » ? Comment enfin, se demande-t-elle, « sauver l'éphémère, le fugitif » de la ville qui ne cesse de se réécrire, « sans le figer » ?

« Un des personnages de Modiano s'est acheté un carnet sur lequel il note tous les souvenirs qui lui viennent en mémoire. Entre ces différents fragments, pas de lien. Derrière ces dates, ces souvenirs, ces visages, ces lettres perdues, tout est devenu une matière sombre, infinie, dont il ne capte que quelques scintillements. Remonter le temps, retrouver le temps perdu, mais l'espace ? Mais les quartiers de Paris ? Démolés, défigurés ? » (*Le mal de Paris*). Ainsi, le Paris de Modiano est fragile. « Le Paris où j'ai vécu et que j'arpente dans mes livres n'existe plus. Je n'écris que pour le retrouver », confie-t-il.

Le Paris de Modiano, et peut-être bien aussi celui de Régine Robin, est « toujours déjà perdu, déjà détruit ». Ne constate-t-elle pas déjà dans *Le mal de Paris* qu'on fait couler du béton sur les souvenirs : « [L]e béton de la couleur de l'amnésie : le Paris toujours déjà perdu de Patrick Modiano. »

LE ROMAN ET LA HANTISE DE L'OCCUPATION

Chez Modiano, « [t]out se meut dans l'incertain. Filatures infructueuses, identités troubles et troublées, tout est pris dans une pâte temporelle obscure, elle-même à la fois floue et précise, victime de spectres et de fantômes qui surgissent à l'improviste, ponctuant l'anéantissement et l'impossible résurrection du passé. Ce n'est pourtant pas là que, l'écriture luttant contre l'oubli, cette mémoire trouée fera sens. Le mélange, le contraste entre le brouillard, les flottements, le "chien et loup" [...], cette articulation improbable est en partie à l'origine du charme que produit le texte. »

Robin relève dans ses romans les figures emblématiques du juif errant, du spéculateur, du « kombinator », de ceux qui, désœuvrés, « se dispersent au hasard dans les rues, les quartiers de Paris, en quête d'eux-mêmes, d'autrui, du passé, en particulier celui de l'Occupation. Ce passé affleure, laisse des traces ou, au contraire, est totalement effacé ». Modiano est fasciné, rappelle-t-elle, par les êtres paradoxaux, les juifs escrocs, les agents doubles, les collabos, des anti-héros aux trajectoires inattendues : « Patrick Modiano n'est pas un historien, mais un romancier. Attaché aux figures paradoxales, complexes, contradictoires, il rencontre dans ses recherches et fait advenir par son imagination des personnages qui lui

conviennent, qu'ils aient été pris dans un réel historique, qu'ils aient été réélaborés, ou qu'ils aient été totalement inventés. »

Cette obsession de l'Occupation se traduit chez Modiano aussi par ces cortèges de personnages louches, de « gangsters » qui défilent. À propos de *La place de l'étoile*, Robin conclut : « livre impubliable aujourd'hui ». Certes, l'infréquentable juif – Schlemilovitch – qui casse les stéréotypes, se pavane d'être un hors-la-loi. Il ne tend surtout pas l'autre joue, c'est lui qui prend le dessus.

Modiano revisite d'ailleurs les leitmotifs des discours de la Collaboration, celui de la fameuse physionomie juive, notamment, et par conséquent, fondée sur la peur des antisémites de ne pas reconnaître les Juifs, la peur de se faire avoir : « D'abord, ils sont tous camouflés, travestis, caméléons, les Juifs, ils changent de noms comme de frontières », écrira un certain Louis-Ferdinand Céline.

DES IDENTITÉS TROUBLES

Il y a dans les premiers romans hantés par l'Occupation, construits autour de ces identités « inconsistantes », une véritable fascination pour les « êtres paradoxaux » : « Juifs collabos, agents doubles et autres escrocs ». Modiano s'empare, comme le souligne Robin, de ces personnalités troubles qui « collent » avec ce qu'il peut trouver chez les auteurs de l'extrême droite. L'écrivain cherche à provoquer par ce « retournement du discours antisémite ». Un certain Brazillach, par exemple, présent dans *La place de l'étoile*, est « fasciné par les défilés nazis ». Il prend sa revanche dans la fiction, sa revanche contre les humiliations de son père. « Mais la véritable revanche, ce sera la langue, la littérature et sa place dans le champ littéraire [...] »

Parmi ces personnages, donc, la figure du père fascine et hante aussi Modiano. Le père semble sortir tout droit du roman. Il sera présent dans plusieurs récits. Comme Finkelkraut, Modiano fantasme sur sa judéité (« juif imaginaire »), sur ce qui lui reste, sur ce qui lui appartient. Mais rappelons-nous, Robin aussi fantasme sur l'identité juive allemande – élite intellectuelle, dit-elle, qu'elle troquerait volontiers contre celle d'origine, du shtetel polonais.

Robin souligne aussi l'ambivalence que cultive peut-être volontairement Modiano, ce déchirement identitaire propre aux exilés, cette perte dont on ne revient jamais, cette identité troublée et éparse qui nous caractérise quand on fait partie des deux mondes, celle que Robin évoque en parlant

de Kafka ou encore des nombreux intellectuels, notamment autrichiens comme Schnitzler. De là vient peut-être l'intérêt tout particulier de Modiano pour ces enquêtes impossibles qui le mèneront sur les traces des disparus, de ceux qui flottent dans des destins incomplets et mystérieux.

Modiano est obsédé par l'Occupation parce que c'est l'invention d'un autre destin qui l'attire. Il s'imagine dans la peau d'un autre, avec le destin de celui qui serait peut-être bien Lucien Lacombe – auxiliaire des SS, mais qui se retrouve au mauvais moment et au mauvais endroit –, le destin d'un collabo, et pourtant, d'un monsieur et madame Tout-le-Monde qui par un enchaînement d'événements, et surtout de hasards, passerait du mauvais côté. Irait-il du mauvais côté? Modiano est alors attiré par cette complexe question du hasard qui revient aussi obsessionnellement dans son œuvre, ce hasard qui écrit finalement le destin.

LA FRAGILITÉ DE LA MÉMOIRE ET DES LIEUX

En découvrant le *Mémorial* de Serge Klarsfeld, Modiano évoquera ses « motivations essentielles d'écrire » : « retrouver quelque chose de très précis, mais un seul élément, tout le reste étant nimbé d'incertitude ». Le *Mémorial* est, dit-il, à l'image de sa propre hantise d'« une précision très ponctuelle entourée d'un immense néant », à l'image donc aussi de son écriture qui, dans le flou et l'énigme, dans la « débâcle générale des souvenirs et des lieux », laisse ces lampes allumées.

Robin et Modiano s'intéressent en particulier à la « fragilité des identités » et à la fragilité des lieux, à la mémoire enfin qui se construit en même temps (et malgré le temps) que « le passé ne se donne pas ». La question du passé à laquelle Robin réfléchit aussi bien dans ses œuvres de fiction que dans ses ouvrages essayistiques surgit aussi dans tous les romans de Modiano. Ce passé, dit-elle, surgit chez Modiano « en lambeaux, par bribes, par éléments épars qui ont subsisté alors que le reste a disparu, par surimpressions de temporalités entremêlées, enchevêtrées ». Arpentant les méga-villes et les villes-chantiers, Robin retrouve aussi chez Modiano le motif qui correspond à sa ville-palimpseste : « Une image revient plusieurs fois dans ses romans. Le photographe de Chien de printemps décolle les affiches des murs "pour qu'apparaissent celles que les plus récentes avaient recouvertes. Il décollait leurs lambeaux couche par couche [...] jusqu'aux derniers fragments de papier qui subsistaient sur la planche ou la pierre". » Dans son regard et sa description de la fragilité de Paris, « toujours déjà perdu[e], déjà détruit[e] », Modiano tente de conserver des souvenirs de ce qui est devenu

invisible. C'est ainsi que Paris sous l'Occupation devient pour lui un espace-temps romanesque. C'est à Paris que se superposent ces « strates temporelles » à travers lesquelles dérive en permanence le narrateur, en dessinant sa propre « psychogéographie ». C'est ce Paris-là, Paris modianesque, surtout, qui suscite l'intérêt : « c'est Paris qui attire mon attention », dit Robin. Elle le suit dans « ses haltes et ses remémorations », à travers cette ville qui se renouvelle par accumulation des strates, qui vieillit à l'envers.

Robin arpente la ville métamorphosée, Paris jonchée des débris de mémoire. Sur les chemins, dans les cafés, avec le narrateur de Modiano, elle croise ces êtres « flottants » qui font partie d'un « souvenir réel » ou bien « imaginaire ». Des êtres dont la vie tient dans une valise, une vieille boîte à biscuits, un objet, une lettre, une photographie. Souvent amnésiques, perdus, incertains de ce qui est le réel et l'imaginaire, leurs histoires personnelles, familiales ne tiennent qu'à quelques bribes de souvenirs ou à quelques papiers. Les uns enquêtent sur leur passé, les autres le fuient en changeant d'adresse, d'identité. Personnages « en attente, en suspens, en transit », ceux qui ont oublié ou qui veulent se faire oublier. « Chez Modiano, pas un roman, pas un récit où les personnages portent leur nom », rappelle Robin. Ils changent « de nom, de métier, de pays », les « paumés[s] parmi les paumés », ils regardent leur vie « comme à travers une vitre ».

« Comme toujours chez Modiano, l'essentiel n'est pas dans l'intrigue, mais dans le fil narratif qui relance ses réminiscences. » En effet, on peut en plus – fait remarquer Robin – avoir l'impression de lire toujours et encore le même livre : mêmes personnages face aux énigmes irrésolues, mêmes motifs, mêmes lieux. Paris déjà-vu surgit du passé. Or, ce passé ne se donne « qu'à l'état de bribes », il « n'émerge qu'à l'état spectral ».

Ainsi fonctionne la mémoire. Elle fait émerger, de manière éparse, les traces des passages, parfois les lueurs d'existences sans contour, spectrales. Quelque chose de flou, d'irreconnaissable, d'imprécis, quelque chose de fugace, mais de lumineux qui nous étreint alors, par hasard, dans un coin de rue. Une émotion? Un souvenir? Une lampe qui reste allumée. Une présence.

Régine Robin nous quitte dans tous ces lieux qu'elle a arpentés. Elle les a observés dans leur discontinuité, leur fragilité et dans ce qui y demeure aussi de permanent, tous ces lieux évoqués que, d'un regard, elle a fait surgir.